MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE, DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET DE LA RECHERCHE

ANNALES ISLAMOLOGIQUES

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

AnIsl 42 (2008), p. 57-72

Annliese Nef

La désignation des groupes ethniques de la Sicile islamique dans les chroniques en langue arabe : source d'information ou topos ?

Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724710489 *BCAI 38*
9782724710021 *Athribis VIII* Carolina Teotino
9782724710069 *Gebel el-Zeit III* Georges Castel
9782724709926 *Ouadi el-Jarf I* Pierre Tallet, Grégory Marouard, Damien Laisney
9782724710427 *Ermant III* Christophe Thiers
9782724710144 *Documentary Papyri from the Fouad Collection at the Institut Français d?Archéologie Orientale (P.Fouad II 90–100)* Mohamed Gaber Elmaghrabi
9782724710007 *Représentations et symbolique de la guerre et de la paix dans le monde arabe* Sylvie Denoix (éd.), Salam Diab-Duranton (éd.)
9782724710038 *Les textes de la pyramide de la reine Ânkhesenpépy II* Bernard Mathieu

© Institut français d'archéologie orientale - Le Caire

ANNLIESE NEF

La désignation des groupes ethniques de la Sicile islamique dans les chroniques en langue arabe

Source d'information ou *topos* ?

La question de la composition ethnique de la Sicile et de son évolution culturelle sous les dominations aghlabide (milieu du IXe-début du Xe siècle) et fatimide (milieu du Xe-milieu du XIe siècle) a été abordée tôt, dès le XIXe siècle, par les historiens [1]. Son traitement a évolué jusqu'à aujourd'hui, mais les termes du problème, qui, eux, sont demeurés sensiblement identiques, peuvent être énoncés comme suit : doit-on parler d'une acculturation forte de la population insulaire sous domination islamique ? Avec une question annexe : quels sont les groupes ethniques qui influent sur cette évolution ? Tous les auteurs qui ont avancé une position sur le sujet ont utilisé deux types d'éléments : des indices indirects et postérieurs (toponymie, anthroponymie, archéologie, etc.) et les chroniques arabes qui évoquent l'histoire de la Sicile islamique.

Il nous semble, toutefois, qu'aucune de ces sources ne permet de répondre à la question ainsi posée, dont la formulation elle-même doit être replacée dans le cadre de l'historiographie sicilienne. Cette dernière est en effet caractérisée par une production très marquée par la pensée du Risorgimento, dont l'influence se maintient encore aujourd'hui de manière beaucoup plus forte qu'on ne pourrait le soupçonner. Il nous faut donc reformuler nos questionnements hors de ce contexte idéologique dépassé. Et, pour ce faire, il convient que les historiens arabisants et les archéologues spécialistes du monde islamique médiéval reprennent le problème. Car depuis Michele Amari, les historiens et les archéologues qui s'y sont intéressés sont des historiens de la Sicile, non arabisants et non spécialistes de l'islam [2]. En outre, s'il est indispensable

1. En particulier par M. Amari dans sa *Storia dei Musulmani di Sicilia*.

2. Les spécialistes du monde islamique se sont surtout intéressés à la période normande : Johns, *Arabic Administration* et Metcalfe, *Muslims and Christians*.

AnIsl 42 (2008), p. 57-72 Annliese Nef
La désignation des groupes ethniques de la Sicile islamique dans les chroniques en langue arabe : source d'information ou topos ?
© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

de replacer l'étude de la culture matérielle dans un cadre comparatif plus large, byzantin et islamique, il faut également relire, de manière critique, les chroniques, ce que nous nous proposons de faire ici.

Il s'agit donc d'analyser comment sont désignés les groupes ethniques dans les sources arabes qui traitent de la Sicile islamique. Mais l'objectif d'une telle étude est moins de recenser ce que disent les textes sur les transformations de la population sicilienne – sur lesquelles ils demeurent peu prolixes – que de mieux cerner la teneur du discours qu'ils tiennent sur ces groupes et donc sur la composition de la population insulaire. En effet, si les chroniques sont silencieuses sur le premier point, elles le sont moins sur le second, ce qui n'est pas dû au hasard mais reflète les préoccupations de leurs auteurs et non celles des historiens des XIXe-XXe siècles.

On commencera donc par rappeler la manière dont la question a été abordée dans l'historiographie sicilienne depuis le XIXe siècle afin de montrer l'impasse à laquelle cette approche aboutit aujourd'hui. Nous passerons ensuite en revue ce que les sources rapportent sur les groupes ethniques, avant de nous concentrer sur un épisode particulièrement emblématique de ce point de vue qui se déroule durant le premier tiers du XIe siècle, peu avant que n'émergent trois gouvernements régionaux autonomes et concurrents dans l'île.

L'*Histoire des musulmans de Sicile* et sa postérité

L'œuvre complexe de Michele Amari, le père de l'histoire de la Sicile islamique aux yeux des historiens actuels [3], a récemment été l'objet d'une relecture attentive qui vise à la replacer dans un contexte idéologique plus précis [4]. Or, le thème de l'identité ethnique sicilienne est abordé de manière tout à fait passionnante par ce partisan fervent de l'unité italienne. Il est plus surprenant, en revanche, que les historiens actuels n'aient pas totalement évacué le questionnement ni la conception amariniennes sur ce point, même si d'autres interrogations se sont développées avec le temps.

Michele Amari : enjeux du XIXe siècle et conceptions khaldûniennes

Pour les historiens du XIXe siècle, la question ethnique est essentielle, l'italianité de la population sicilienne est donc au cœur des préoccupations des historiens insulaires. Dans ce contexte, la domination islamique doit être analysée et évaluée. Michele Amari défend l'idée qu'elle est positive car elle fait sortir la Sicile de l'orbite byzantine, c'est-à-dire d'un cadre impérial nécessairement négatif pour un patriote européen de l'époque. Logiquement, le cadre islamique, pour être jugé favorablement, doit également être aussi peu impérial que possible.

De ce point de vue, Ibn Ḫaldūn, vraiment découvert à cette époque [5], est d'un grand secours pour Michele Amari. Il lui permet de penser une évolution cyclique de l'histoire islamique, qui voit l'affirmation de groupes ethniques successifs : Arabes d'abord, au moment de la conquête,

3. Il a eu des prédécesseurs illustres, tels Rosario Gregorio, mais ils ne sont plus lus aujourd'hui.
4. Cf. Giarizzo, « Introduzione » ; Nef et Prigent, « Per una nuova storia » et Nef, « Michele Amari ».
5. Ainsi des *Prolégomènes* édités en 1858 et du *Kitāb al-ʿIbar*, traduits entre 1852 et 1856.

© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

puis locaux, menant à l'émancipation régionale de l'ensemble des territoires sous domination islamique. En outre, Michele Amari introduit dans cette interprétation une forte dimension sociale, qui n'est pas tout à fait absente, sous une autre forme, de la pensée d'Ibn Ḫaldūn : les conquérants tendent à former une aristocratie qui est remise en question par des groupes que Michele Amari identifie au *popolo* des communes italiennes médiévales [6]. Cette évolution cyclique, à forte composante sociale, tient pour ce dernier au paradoxe constitutif de l'islam : religion d'un peuple – les Arabes – il porte en lui les germes d'un égalitarisme qui lui est consubstantiel et empêche la construction d'un véritable empire islamique [7]. Partout dans l'espace islamique, des tensions opposent l'égalitarisme des docteurs de la loi au conservatisme des élites d'origine arabe qui se mettent en place dans les pays conquis. Cette situation favorise l'affirmation des peuples soumis par les Arabo-musulmans, au sein desquels Michele Amari retient tout particulièrement les Berbères et les Siciliens.

Cette dynamique débouche nécessairement, pour Michele Amari, sur une anarchie, qui sans nuire à l'essor de la riche culture islamique, interdit la mise en place d'un ordre public stable. Ces conceptions amariniennes donnent naissance à un modèle cyclique de l'histoire islamique : une première période, relativement égalitaire, est suivie de la constitution d'élites nouvelles et de la mise en place d'une dynastie arabo-musulmane, qui entraîne le développement d'une culture et d'une prospérité indéniables, que viennent miner l'inégalité croissante et l'instabilité politique, lesquelles accélèrent la fin de la dynastie en question, tandis qu'un groupe nouveau émerge porteur de revendications égalitaires, qui donnera naissance à une nouvelle dynastie, etc.

La société islamique est donc travaillée, au cours du temps, par une tension démocratique, c'est-à-dire dans le langage politique de Michele Amari, égalitaire, tension qui est exprimée et portée par des groupes ethniques locaux. La raison de cette caractéristique de l'islam est simple : son fondement est tribal et nomade [8].

6. Comme le souligne bien la description par Michele Amari de la société insulaire à la veille de la conquête normande : le « popolo » en question est composé de marchands et d'artisans ifrîqiyens passés en Sicile, de *ḏimmī*-s chrétiens propriétaires fonciers qui se convertissent progressivement, des affranchis des maisons nobles qui font de même et occupent des positions officielles et de leurs enfants, cf. Amari, *Storia*, vol. 2, p. 247.

7. M. Amari décrit ainsi les premiers temps de l'islam : « Il s'agissait d'une démocratie sociale, comme on dirait aujourd'hui, et sa forme correspondait bien aux principes fondamentaux de l'islamisme : égalité et fraternité. » (*Ibid*, vol. 1, p. 89).

8. « Et si l'on veut analyser pourquoi, en exposant les structures des tribus, on expliquera aisément les évolutions de la nation arabe en tous temps et en tous lieux. La tribu nomade ou, comme on disait alors, bédouine, ce qui se traduirait chez nous par « rurale » (*campagnuola*), est un corps politique solide sans autres liens que le sang, sans autre sanction pénale que la honte, la rapacité des autres et la peur de la vengeance perpétrée par autrui. L'unité élémentaire de la société n'est donc pas l'individu mais bien la famille [...]. Hors de la famille commencent les associations : volontaires en tout, sinon qu'elles suivent, elles aussi, les logiques de la parenté. Ainsi plusieurs familles constituent un cercle [...], à la tête duquel est préposé un *šayḫ*, un « ancien » dirions-nous [...]. Il est le chef fictif de la parentèle : magistrat sans pouvoir sur les individus, sans pouvoir de décision dans les affaires communes au cercle pour lesquelles il doit se ranger au vote des pères de familles. [...] Telle est leur hiérarchie, politique et militaire à la fois, distinction peu claire chez les Bédouins [...]. Il n'est pas difficile de préciser quelle distinction existe entre les familles du point de vue de la richesse ; cette dernière consiste en effet en propriétés meubles, qui plus est mal défendues contre les hommes et encore moins contre la nature », Amari, *Storia*, vol. 1, p. 70-71.

© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Les conséquences de cette dynamique pour la Sicile sont claires : l'assimilation des Siciliens à leurs conquérants arabo-musulmans, leur acculturation, sont limitées ; les apports de ces derniers sont positifs et vont enrichir l'Italie nouvelle à laquelle Michele Amari aspire. La conquête islamique de la Sicile permet en effet à la population de secouer le joug auquel elle était soumise, d'accroître son autonomie et, réaffirmant sa particularité, de s'insérer au contexte italien sous les Normands en ayant bénéficié de tous les apports de la domination islamique[9]. L'assimilation inachevée des Siciliens aux Arabo-musulmans explique à la fois le goût retrouvé pour l'indépendance insulaire qui s'affirme au sein de la population à partir du xe siècle et la progression des Normands au siècle suivant[10].

On comprend donc pourquoi la question est centrale pour Michele Amari, d'autant qu'il se positionnait ainsi par rapport à une conception de l'histoire qui analysait l'évolution des peuples comme motivée par une dynamique vaincus/vainqueurs[11]. Tout en la reprenant à son compte, il y intègre l'interprétation khaldûnienne, qui rend sa lecture des événements plus subtile.

Le problème est que cette véritable vision amarinienne, qui s'inscrit dans le cadre d'un programme politique, connaît aujourd'hui des prolongements, moins complexes et moins riches puisqu'ils sont amputés de cette dernière clause. Les limites de cette approche ont en effet abouti à une impasse méthodologique qu'il importe de dépasser.

L'évolution de la population insulaire sous la domination islamique : approches actuelles

Le traitement de la question n'a guère évolué depuis le xixe siècle. Si la conception cyclique de l'histoire sicilienne ne fait plus recette, au fond, le titre d'un chapitre qui figure dans un ouvrage de vulgarisation récent résume bien la thématique qui retient aujourd'hui encore

9. « Mais au viiie siècle, après la naissance du Christ, eut lieu le troisième renouveau de la Sicile, grâce aux musulmans, qui avaient atteint le sommet de leur nouvelle civilisation ; ils remplirent l'île de colonies arabes et berbères ; ils y portèrent une religion, des lois, des coutumes, une langue, une littérature, des sciences, des arts, des industries, la vertu militaire et le génie de l'indépendance. [...] Du reste, leur domination fut brève et ne parvint pas à achever l'assimilation des habitants qu'elle avait trouvés dans l'île », Amari, *Storia*, vol. 1, p. 149.

10. Cette idée est clairement exprimée dans l'abondante correspondance de Michele Amari. Ainsi dans une lettre qui date de son exil parisien et est adressée à Anna Gargallo (*Carteggio*, I, lettre CVIII, p. 160, 24 mai 1845), il écrit : « Je suis persuadé, et je crois pouvoir le démontrer, que, non seulement les musulmans de Sicile se considérèrent comme des Siciliens, mais que ces derniers renforcèrent la nation qui avait été corrompue et avilie par le despotisme byzantin. Je ne crois pas que l'on puisse jamais comparer aux Anglais les Arabes qui ont conquis une si grande partie du monde entre le ier et le iiie siècle de l'Hégire. Le principat théocratique des califes eut le mérite de bien diriger les invasions des éleveurs de l'Arabie, devenus comme par enchantement une nation, mais sans construire un vaste empire politique. L'Afrique, l'Espagne, conquises successivement, mirent fin bientôt à leur obéissance aux califes. La diversité des tribus des conquérants accéléra cet éloignement précoce de la mère patrie. Le génie de l'islam, qui, non moins que le christianisme, et même peut-être plus fortement, rendait frères tous les convertis, fit que les Arabes conquérants s'identifièrent de bonne heure avec les Berbères en Afrique, avec les indigènes en Espagne et en Sicile. Pour cette raison, d'une part, disparut la distinction nationale entre vainqueurs et vaincus ; et, de l'autre, la nationalité y naquit rapidement. »

11. C'est le cas notamment d'Augustin Thierry.

© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

l'attention : « Vainqueurs et vaincus, un problème d'acculturation [12] », les indices de cette acculturation étant à chercher à la fois dans la culture matérielle et dans les sources écrites.

Récemment, le problème a été envisagé surtout depuis la période normande dont la documentation est plus abondante, même si l'on a souligné l'infinie variété des situations ethniques et culturelles [13]. Ce faisant, toutefois, on continue d'asseoir l'analyse sur des sources qui ne permettent pas de répondre définitivement à la question.

Enfin, une nouvelle question est apparue il y a peu dans la littérature scientifique sur le sujet : quelle est l'importance de l'apport berbère à la fois en termes de population et d'impact linguistique et religieux (présence de l'ibadisme ou non) [14] ? Si la question doit être tenue présente à l'esprit, en réalité, les textes en arabe ne permettent pas d'y répondre car ils ne s'intéressent guère à la dimension berbère de l'évolution régionale, de manière générale [15]. Les sources ibadites, exploitées dans le but de modifier cette présentation souvent unilatérale des faits, n'ont pas permis d'atteindre les résultats escomptés de ce point de vue [16].

Il est donc probable que, si l'on veut renouveler l'approche de ces textes, il est grand temps de ne plus y chercher ce qu'ils ne peuvent manifestement fournir, mais de se demander quelle(s) conception(s) de la composition ethnique de la population insulaire sous domination islamique ils mettent en avant.

Relecture critique des chroniques en arabe : la question de la composition ethnique de la population pendant la domination islamique de la Sicile

Les chroniques ne sont pas les seules sources susceptibles de nous renseigner sur les transformations culturelles qui prennent place sous la domination islamique en Sicile, mais il est très difficile de mettre en relation les autres types de sources disponibles avec une composante ethnique précise. On sait, par exemple, que l'indice anthroponymique, ethnique et/ou tribal, est d'un traitement complexe, même s'il fournit des informations [17]. En revanche, les chroniques en arabe, qui retiendront ici notre attention, doivent être soumises à une lecture critique, nettement plus avancée pour d'autres régions de l'ensemble islamique [18].

Comment les chroniques en arabe désignent-elles les groupes ethniques et qu'en disent-elles tout au long de la domination islamique ? Nous commencerons par rappeler quelles sont les sources disponibles, avant de reprendre rapidement les résultats de leur analyse, de manière à nous concentrer, pour finir, sur une série d'événements qui se sont déroulés au début du XIe siècle.

12. Maurici, *Breve storia*, p. 59-64. On retrouve une conception assez semblable dans un volume à destination des écoles : *Storia della Sicilia*, p. 36-37.
13. Metcalfe, *Muslims and Christians*.
14. Chiarelli, *Sicily during the Fatimid Age*, Ph. D. University of Utah, 1986.
15. Cf., sur ce point, Savage, *A Gateway*.
16. Nous faisons référence ici aux nouvelles recherches de L. Chiarelli.
17. Guichard, *Structures* et Nef, « Premières réflexions ».
18. Cf. Martinez Gros, *L'identité andalouse*. Sans prendre parti dans le débat qui oppose les positions de cet auteur à celles de P. Guichard, il est évident que chacune des deux démarches est complémentaire.

© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Rapide tableau des chroniques disponibles[19]

La source la plus importante pour l'histoire de la Sicile islamique et normande est la chronique universelle d'Ibn al-Aṯīr (1160-1233)[20], le *Kāmil*[21]. Complétée ou amendée par la suite, elle a été utilisée par tous les auteurs postérieurs qui ont traité de la Sicile, sans exception. La bonne qualité de l'information de cet auteur oriental tient à ce qu'il utilise des sources occidentales qu'il ne cite pas explicitement. Des trois historiens qui lui sont postérieurs et abordent l'histoire de la Sicile avec quelque détail, deux sont maghrébins, Ibn ʿIḏārī (deuxième moitié du XIIIe-premières décennies du siècle suivant)[22] et le célèbre Ibn Ḫaldūn (1332-1406)[23], tandis qu'al-Nuwayrī (1278 ou 1283-1332), auteur d'une source très riche pour notre sujet (*Nihāyat al-ʿarab*), est égyptien.

Si l'influence d'Ibn al-Aṯīr sur les chroniqueurs postérieurs est immense, les auteurs antérieurs, susceptibles de fournir des informations distinctes, ne sont guère nombreux. Deux textes retiennent l'attention : al-Balaḏūrī (m. 892), dont l'ouvrage de *maġāzī* est peu prolixe sur la Sicile pour des raisons chronologiques évidentes[24], et la *Chronique de Cambridge*, un texte daté au XIe siècle dont on conserve deux versions indépendantes, l'une en grec et l'autre en arabe[25], la seconde s'interrompant à l'année 964-965[26].

Il faut souligner que les deux versions de la *Chronique de Cambridge* ne sont pas identiques et qu'il n'y a pas non plus une version de référence à laquelle l'autre ajouterait des éléments ; toutefois, celle en arabe est plus complète. On peut se demander si les deux textes ont été rédigés par un auteur unique, sans pouvoir avancer aujourd'hui de réponse définitive. L'individu qui a composé le texte arabe date les événements selon l'Année du Monde byzantine, peut-être était-il donc chrétien et d'origine grecque. En outre, la précision des informations succinctes que livre cette source suggère que son rédacteur était d'origine locale. Ce dernier point explique que le texte offre une vision des événements assez originale.

Pour terminer sur les sources, il convient de souligner que toutes ne traitent pas de la Sicile avec une égale précision. Al-Balaḏūrī, qui n'aborde que la première période de la domination islamique de la Sicile, le fait en trois pages. La *Chronique de Cambridge*, entièrement consacrée

19. Nous ne détaillons ici que ce qui concerne les chroniques les plus importantes pour notre sujet.
20. Sur Ibn al-Aṯīr, nous nous contentons de renvoyer à Richards, « Introduction ».
21. Le *Kāmil* (« Le parfait ») court de la création du monde à l'année 1231 ; Ibn al-Aṯīr, *Kitāb al-kāmil*.
22. Son *Bayān* (« Exposé ») se présente comme un exposé analytique dont seule la première partie nous intéresse ici : il s'agit en effet d'un résumé de l'histoire ifrîqiyenne entre 640 et 1205.
23. Nous utiliserons ici le *Kitāb al-ʿibar* (« Livre des considérations édifiantes ») d'Ibn Ḫaldūn dans l'édition de M. Amari, Biblioteca arabo-sicula.
24. Al-Baladhūrī, *Futūḥ al-Buldān* (« La conquête des pays »).
25. Pour la version arabe, cf. *Biblioteca arabo-sicula*, vol. 1, p. 190-203 (cité désormais *BAS*, version arabe), et pour les versions grecques *Die byzantinischen Kleinchroniken*, p. 326-340.
26. Ce texte mériterait un réexamen, annoncé, pour la version arabe conservée à Cambridge (la version grecque est conservée à la BNF et à la Biblioteca Vaticana) par Jeremy Johns.

© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

à cette histoire, ne compte toutefois qu'une quinzaine de pages. En outre, son traitement annalistique explique que chaque année ne se voit consacrer qu'une ou deux lignes seulement. Ibn al-Aṯīr est plus disert, puisqu'il multiplie par dix ce nombre de pages ; mais il est relativement peu informé sur la période fatimide et plus prolixe à partir de la fin du xe siècle. Ibn Ḫaldūn, en quatre-vingts pages, présente les mêmes caractéristiques. En revanche, Ibn ʿIḏārī, qui divise par deux ce volume, est relativement mieux informé sur la période aghlabide, tandis qu'al-Nuwayrī, qui consacre soixante-dix pages au sujet, livre plus d'éléments sur la période fatimide, ce qu'explique probablement son accès à des sources égyptiennes.

Après ce rapide passage en revue qui vise à donner à ces sources leur poids relatif, exposons brièvement ce qu'elles disent des groupes ethniques en Sicile [27].

Les chroniques et la composition ethnique de la Sicile sous la domination islamique

Les chroniques arabes évoquées ont opéré une sélection très nette dans le matériau historique qui était à leur disposition. Se concentrant sur les combats entre musulmans et chrétiens, elles ne décrivent les événements intérieurs que pour expliquer le ralentissement ou l'accélération de la progression musulmane, et encore très succinctement. Or, si peu de chroniques datant de la période haute de l'histoire du Maghreb – dont la Sicile est conçue comme une partie – nous sont parvenues, ce tri n'est pas seulement dû à l'absence d'une historiographie en arabe sur la Sicile ou à l'effet du temps. En effet, des chroniques centrées sur l'histoire sicilienne et ifrîqiyenne, aujourd'hui disparues, étaient connues jusqu'à une période relativement tardive [28].

Si l'on compare les passages sur la Sicile aux textes sur le Maghreb, en particulier sur l'Ifrīqiya, et sur al-Andalus, pour la même époque, un autre trait frappant est l'absence des Berbères [29] et, en général, des références tribales [30]. Ces deux éléments ne sont évoqués qu'en filigrane lors de crises politiques internes, y compris chez Ibn Ḫaldūn, véritable théoricien de l'importance du facteur tribal dans l'histoire en général, et plus précisément de l'élément berbère au Maghreb [31], même si chez cet auteur le trait est atténué. Sont encore moins visibles, s'il est possible, deux groupes que l'on s'attendrait à rencontrer : d'une part, les *mawālī*, qui, tout en jouant un rôle moindre dans

27. Nous nous permettons de renvoyer à Nef, « Les armées arabo-musulmanes ».

28. Ainsi de l'ouvrage d'al-Raqīq, sur lequel la bibliographie est abondante (cf. Talbi, « Un nouveau fragment »), des ouvrages d'Ibn al-Ǧazzār (m. 1004), sur lequel on peut voir Saïdi, « Introduction », ou de celui du Ziride Ibn Šaddād, auteur d'une histoire de Kairouan mais aussi d'une chronique de la Sicile, citées en particulier par Ibn ʿIḏārī et Ibn al-Aṯīr : cf. Johns, *Arabic Administration*, p. 87-88.

29. On sait que ceux-ci sont sous-représentés dans les chroniques d'origine maghrébine, leur quasi-absence dans les textes sur la Sicile n'en est pas moins frappante. Par contraste, on se référera à al-Andalus et à ce qu'en dit M. Fierro dans l'article inclus dans ce même volume.

30. Je précise que par « référence tribale », il ne s'agit pas de suggérer l'existence de structures tribales fortes. Rien de tel n'apparaît en effet dans les sources et les modes d'intégration à tel ou tel groupe qui se définit comme « tribal » sont multiples : lien de clientèle, affiliation en raison de logiques partisanes, etc., comme l'a bien rappelé, pour al-Andalus, E. Manzano Moreno, *Conquistadores*, p. 129-153.

31. Cf. Martinez-Gros, *Ibn Khaldûn*.

© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

l'Occident musulman qu'en Orient, sont mentionnés en al-Andalus [32] ou au Maghreb ; d'autre part, les Esclavons, abondamment évoqués pour le reste de l'Occident musulman [33].

Cela est particulièrement net dans l'évocation de la composition des troupes qui conquièrent la Sicile [34], si l'on excepte al-Balaḏūrī et la *Chronique de Cambridge*, les deux chroniques les plus anciennes à traiter de la Sicile, qui accordent plus d'importance à cette question. Dans les chroniques postérieures, prévaut l'opposition « musulmans » (qui renvoient à l'armée de conquête) / « chrétiens » (*Rūm*). Il est probable que joue ici la distance temporelle qui sépare le déroulement de la conquête de la rédaction des sources prises en examen, d'autant que les chroniques les plus précises (Ibn al-Aṯīr en particulier) sont rédigées alors que la Sicile n'est plus sous domination islamique depuis plus d'un siècle. Elle n'est donc évoquée que comme le cadre de combats victorieux passés, au moment où se déroulent les croisades. Elle est ainsi présentée comme un exemple à l'heure où se met en place en Orient la contre-offensive arabo-musulmane qu'Ibn al-Aṯīr soutient.

Néanmoins, lorsque les événements intérieurs sont évoqués, toujours en relation avec la lutte contre les chrétiens, on l'a vu, les références aux groupes ethniques se multiplient.

La dichotomie Arabes/Berbères jusqu'à la fin du xe siècle

Le choix des historiens, et avant tout de Michele Amari, de mettre en exergue les tensions entre Arabes et Berbères, a probablement été influencé par les interprétations d'Ibn Ḫaldūn. Les historiens du xxe siècle, Mohamed Talbi excepté, ont suivi sur ce point la *Storia dei Musulmani di Sicilia* qui tend à identifier les Berbères à la région d'Agrigente et à les opposer aux Palermitains pro-arabes [35]. Toutefois, ce point n'est pas le mieux établi de sa démonstration [36] et ses choix politiques et idéologiques jouent ici à plein [37]. On reviendra donc aux textes en

32. Cf. Fierro, « *Mawālī* and *muwalladūn* ».

33. Et en particulier, là encore, pour al-Andalus. Cf. Oliver, « Sobre el significado », et Sato, « Slave elites and the Saqaliba ».

34. Le seul passage qui, dans les chroniques évoquées, souligne la diversité des troupes, est celui qui relate leur intervention initiale en Sicile, à dessein, de manière à insister sur l'élan qui porte cette opération. Ibn ʿIḏārī, *Bayān*, dans *BAS*, version arabe, vol. 1, p. 408-409.

35. Cf. Talbi, *L'émirat*. Cette assertion, qui ne s'appuie sur rien de précis dans les sources, est reprise en chœur, sans preuve supplémentaire. Pour une possible explication, cf. note 38.

36. Comme M. Amari l'indique lui-même l'essentiel des données qu'il utilise pour explorer la composition de la population sont toponymiques, cf. Amari, *Storia*, vol. 2, p. 22.

37. Cf., par exemple, ce passage : « Arabes et Berbères donc : voilà la profonde et irrémédiable division de la colonie sicilienne (…). En fait, les émirs de l'armée sicilienne étaient de sang arabe, comme les princes aghlabides ; de sang arabe et persan étaient les docteurs, les notables et la plus grande partie des cavaliers du *ǧund* ; en outre, l'orgueil et la cupidité des nobles ne pouvaient prendre fin en Sicile et ils ne pouvaient oublier ceux de leur sang qui étaient restés en Afrique. Les Berbères, quant à eux, ne se considéraient pas comme moins valables : conscients de leur nombre, de leur valeur, des droits tenant à l'islam et à la nature. Un observateur moderne et sagace, le général Daumas, notant la différence entre les institutions sociales des Arabes et celles des Berbères, et traitant en particulier de la Grande Kabylie (…) a bien dépeint cette nation par l'expression de « Suisse sauvage ». Cantons et villages, selon ses dires, forment des unités politiques ; ils se rassemblent dans des ligues plus ou moins durables : petites républiques démocratiques, où chacun a voix au chapitre ; des magistratures électives, de brève durée et de peu

© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

distinguant les périodes aghlabide et fatimide, la question ne se posant pas exactement dans les mêmes termes au IXe et au Xe siècle. En revanche, la période immédiatement antérieure à la conquête normande sera examinée à part.

Les seuls auteurs qui reflètent nettement les tensions entre les Arabes et les Berbères au sein de l'armée sont l'anonyme de la *Chronique de Cambridge* et, exceptionnellement, Ibn ʿIḏārī. Les références sont les suivantes pour le IXe siècle :

– 886-887 : première guerre entre le *ǧund*[38] et les Berbères. Source : *Chronique de Cambridge* (CC)[39] ;

– 895-896 : trêve de 40 mois entre musulmans de Sicile et *Rūm*-s ; une des clauses précise que 1000 musulmans seront libérés tous les trois mois, en alternant Arabes et Berbères. Source : Ibn ʿIḏārī[40] ;

– En 897-898 : nouvel affrontement entre Berbères et Arabes. Sources : CC[41] et Ibn ʿIḏārī[42].

Ces mentions sont donc rares, y compris dans les chroniques qui les évoquent. Surtout, elles ne se prolongent pas au-delà de la fin du IXe siècle, reflétant, d'une part, les liens entre les Fatimides et certains groupes berbères et, d'autre part, probablement, une évolution politique qui amène les oppositions internes à l'espace insulaire à s'exprimer d'une manière différente. Constatons, enfin, que l'essentiel des fonctions politiques et militaires est assuré, jusqu'à la fin du IXe siècle, par des personnages qui sont définis et s'auto-définissent comme « arabes » et liés étroitement à la dynastie aghlabide ifrîqiyenne[43].

Avec l'avènement des Fatimides, le changement est notable : les Berbères font leur entrée dans les sources qui ont trait à la Sicile, même s'ils demeurent discrets. Cela tient essentiellement au soutien apporté par les Kutāma aux Fatimides dans leur conquête, un soutien dûment récompensé[44]. Aussi l'opposition aux Fatimides, qui se manifeste dans un premier temps dans l'île au début du Xe siècle, prend-elle une coloration fortement anti-berbère, même si les sources les plus précoces[45] et le *Kāmil* d'Ibn al-Aṯīr taisent ce point.

d'autorité ; des maisons nobles qui prennent la tête des ligues mais plus en raison de leur réputation que par droit (…) » (*ibid.*, p. 26-27). Ces conceptions expliquent que l'auteur perçoive dans toutes les tensions entre Arabes et Berbères les manifestations d'un désir de liberté et une aspiration à l'égalité portés par les Berbères. On peut penser que la division qu'établit M. Amari entre une Palerme arabe et une Agrigente berbère, qu'aucune chronique ne vient conforter, tient à ce que Palerme était le siège du gouvernement, qui se définissait comme « arabe ». Or, les Arabes sont des nobles pour l'historien sicilien, ce qui faisait d'Agrigente, lors de ses rébellions contre la capitale insulaire, le parangon du « berbérisme » aux yeux de ce républicain, alors même que les oppositions entre les deux villes pourraient avoir été motivées par bien d'autres questions.

38. *Ǧund* renvoie dans un contexte ifrîqiyen aux conquérants arabo-musulmans qui forment par la suite le noyau, les cadres de l'armée. Ils se définissent et sont perçus comme « arabes » jusqu'au Xe siècle.

39. *BAS*, version arabe, vol. 1, p. 193.

40. *BAS*, version arabe, vol. 1, p. 416.

41. *BAS*, version arabe, vol. 1, p. 193.

42. Cet épisode est le seul événement de ce type mentionné par Ibn ʿIḏārī, qui le date, toutefois, de 898-99 ; *BAS*, version arabe, vol. 1, p. 417.

43. Cf. Nef, « Les armées arabo-musulmanes ».

44. Sur les Kutāma, cf. Dachraoui, *Le califat fatimide*, p. 364-367.

45. Ainsi de la *Chronique de Cambridge*, dont on peut se demander si, rédigée sous les Fatimides, elle n'est pas favorable à cette dynastie.

© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

C'est, en effet, Ibn Ḫaldūn qui livre l'information : Ibn Abī Ḫinzīr, le premier émir envoyé en Sicile par les Fatimides était un Kutāma [46]. Son adversaire, choisi par les Siciliens et reconnu par le calife abbasside de Baghdad, Ibn Qurhub, est non seulement un tenant du parti pro-aghlabide, mais se définit lui-même comme un Arabe, et descend, qui plus est, d'un conquérant de Syracuse. Cette dimension ethnique est renforcée par le fait que son fils, ʿAlī, envoyé assiéger Taormine, doit faire face à la rébellion de ses troupes et n'est sauvé, précise Ibn al-Aṯīr (qui se laisse aller, une fois n'est pas coutume, à une notation de ce genre), que grâce à l'action des « Arabes » au sein de l'armée [47].

Après la mort d'Ibn Qurhub en 916-917, les Berbères Kutāma sont cités au sein des troupes, mais le commandement militaire, qui coïncide avec le gouvernorat de l'île, se définit clairement comme arabe [48], ce qui ne l'empêche pas de s'opposer à d'autres groupes se définissant de la même manière pour asseoir plus fortement le contrôle fatimide dans l'île.

Les tensions ne réapparaissent qu'épisodiquement. Ainsi en 969-970, quand Yaʿīš, qui est le *mawlā* d'un émir kalbide, est envoyé comme gouverneur en Sicile. Se déroule alors en effet un combat qui oppose, dans l'arsenal de Palerme, les *mawālī* des Kutāma (une des rares occurrences de ce terme pour la Sicile) et les *qabīla*-s, c'est-à-dire les tribus ou fractions de tribus, sous-entendu « arabes ». Or, ces troubles s'étendent à Syracuse, où cette opposition semble également opératoire [49]. La logique partisane d'affrontement entre bénéficiaires des faveurs des gouverneurs aghlabides et soutiens des Fatimides est ici tout à fait claire [50].

Les sources définissent donc des groupes comme berbères ou arabes, ou bien par une référence plus précisément tribale, uniquement pour renvoyer à l'affrontement de factions pour le contrôle des postes politiques et militaires.

Il est une autre opposition que l'on ne relève pour la période haute que dans la *Chronique de Cambridge* : celle entre « Africains » et « Siciliens ».

Africains et Siciliens dans la Chronique de Cambridge

La *Chronique de Cambridge* est la seule à évoquer le groupe des « Siciliens » (*al-Ṣiqilliyūn*), nettement distingués des *Rūm*-s, lors d'une rébellion [51]. Ils apparaissent aussi régulièrement dans les rangs de l'armée qui affronte les chrétiens, aux côtés des Ifrîqiyens, dont ils sont distingués [52]. Or, si le terme de « Ṣiqilliyūn » peut signifier aussi bien « Siciliens » que « Palermitains », le

46. F. Dachraoui, qui avance une ascendance arabe du personnage, ne se réfère pas à une source précise pour soutenir son assertion, cf. Dachraoui, *Le califat fatimide*, p. 136.
47. Ibn al-Aṯīr, *al-Kāmil*, *in BAS*, version arabe, vol. 1, p. 296.
48. On se reportera sur ce point à Nef, « Les armées arabo-musulmanes ».
49. Par exemple, Ibn al-Aṯīr, *al-Kāmil*, *in BAS*, version arabe, vol. 1, p. 308-309.
50. L'interprétation de ces troubles comme la manifestation de tensions entre Arabes du Nord (Tabarī) et du Sud (Kalbides) avancée par F. Dachraoui est un peu rapide (cf. *Le califat fatimide*, p. 215).
51. Cette distinction intervient au cours d'une rébellion qui se déroule en 889-890 contre l'autorité musulmane d'origine ifrîqiyenne qui contrôle la Sicile et qui se définit comme arabe : *BAS*, vol. 1, version arabe, p. 193.
52. C'est le cas en 950-951 contre la Calabre (*BAS*, version arabe, vol. 1, p. 200) et en 961-62, contre Taormine (*BAS*, version arabe, vol. 1, p. 202).

© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

nom *Ṣiqilliya* désignant non seulement la Sicile mais aussi la capitale insulaire, il ne souffre ici d'aucune ambiguïté car la version grecque confirme la signification de « Siciliens [53] ». Cela semble suggèrer que l'organisation des contingents maintenait la séparation entre les combattants locaux ralliés aux conquérants et ceux venus d'Ifrīqiya, ce qui ne serait guère surprenant dans le contexte d'une armée islamique [54]. Ces Siciliens semblent, en outre, convertis à l'islam.

Cette distinction est absente des autres chroniques pour la période haute, mais on la retrouve en une occasion, juste avant le passage de l'île sous la domination chrétienne des Hauteville, dans l'ensemble des sources.

Les événements des décennies 1015-1035 et leur interprétation

Les événements peuvent être regroupés en deux phases chronologiques distinctes : une première série se déroule entre 1014 et 1015 et la seconde au milieu des années 1030.

Les faits

Le premier épisode débute en 1014 et oppose des représentants de la dynastie kalbide placée à la tête de la Sicile par les Fatimides en 948. À cette date, en effet, Ǧaʿfar remplace son père Yusūf, frappé d'hémiplégie, comme émir de Sicile. Il fait alors face à la rivalité de son frère ʿAlī. Or, Ibn al-Aṯīr précise que ʿAlī se rebelle, soutenu par des Berbères et des esclaves (*wa aʿānahu ǧamʿ min al-barbar wa-l-ʿabīd* [55]) ; une version reprise par tous les auteurs après lui quasiment mot pour mot. Les deux frères s'affrontent alors dans un combat sanglant au cours duquel de nombreux Berbères et esclaves sont tués [56]. À l'issue de la répression, ʿAlī est exécuté. Ce qui suit est plus étonnant : Ǧaʿfar aurait donné l'ordre d'expulser tous les Berbères et de mettre à mort les esclaves survivants [57]. Ce faisant, il aurait augmenté la place des « Siciliens » au sein du *ǧund*, amenuisant d'autant l'armée [58], ce qui encouragea les révoltes. Toutefois, par la suite, des mesures très impopulaires prises par Ǧaʿfar expliquent qu'il soit contraint de quitter l'île avec son père en 1019 pour l'Égypte [59].

53. Ainsi des trois mentions que l'on trouve dans la version arabe, *BAS*, version arabe, vol. 1, p. 194, que l'on retrouve en grec, cf. *Die byzantinischen Kleinchroniken*, p. 335-336, tandis que les mentions de la *BAS*, version arabe, vol. 1, p. 195, correspondent à des passages de la chronique qui n'apparaissent pas dans le texte grec.

54. Une situation qui rappelle le cas des Berbères au Maghreb au moment de la conquête arabo-musulmane ou bien celui d'al-Andalus. Cf., pour le Maghreb, par exemple, Djait, « La conquête arabe du Maghreb », spécialement p. 31.

55. P. 316 ; M. Amari traduit par « esclaves noirs » p. 442, ce qui est probable mais pas certain. Le reste du texte emploie les deux mêmes termes (*ibid.*).

56. *BAS* version arabe, vol. 1, p. 316.

57. *Wa amara Ǧaʿfar ḥīnaʾidhin an yunfā kull barbarī bi-l-ǧazīra fa nufū ilā Ifrīqiya wa amara bi-qatl al-ʿabīd fa qutilū ʿan aḫirihum* (« Ǧaʿfar ordonna alors que tous les Berbères soient expulsés de l'île et ils furent expulsés vers l'Ifrīqiya. Il donna l'ordre ensuite de tuer tous les esclaves et ils furent tués jusqu'au dernier »), *ibid.*, p. 316.

58. *Wa ǧaʿala ǧundahu kulluhum min ahli Ṣiqilliya fa qilla al-ʿaskar bi-l-ǧazīra* (« Il désigna pour faire partie de son *ǧund*, des représentants de la population sicilienne et diminua (le nombre de) soldats dans l'île »), *ibid.*

59. *Ibid.*

© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Le deuxième épisode se déroule sous l'émirat d'al-Aḫal, autre fils de Yusūf, qui gouverne l'île après l'exil de ce dernier et de Ǧaʿfar. Al-Aḫal est présenté comme très vertueux [60] et zélé dans le *ǧihād* contre les chrétiens de l'Italie méridionale. Toutefois, à une date qui n'est pas précisée mais qui doit se situer vers 1034-1035, si l'on en croit la datation d'événements immédiatement postérieurs dans le temps, il cherche visiblement à renforcer son pouvoir, sans que les raisons de cette initiative soient très claires. Sa stratégie repose alors sur l'opposition de groupes distincts. Il se tourne d'abord vers les « Siciliens » à qui il propose de les libérer des « Africains [61] ». Or, les Siciliens refusent en arguant qu'ils ne peuvent se retourner contre leurs frères à qui ils sont liés par de nombreux liens de famille [62]. Ce refus amène Ǧaʿfar à faire la proposition symétriquement opposée aux « Africains [63] », qui acceptent. L'émir leur assure donc l'immunité fiscale de leurs biens et accable les Siciliens du *ḫarāǧ*, comme s'ils étaient des *ḏimmī*-s [64]. Toutefois, les Siciliens, furieux du traitement qu'ils subissent, vont se plaindre au calife fatimide en menaçant, s'il ne les entend pas, de faire appel aux *Rūm*-s. Le calife envoie une armée menée par son fils ʿAbd Allāh qui l'emporte sur les Africains, tandis que les Siciliens sont accusés de s'être ainsi soumis à d'autres [65]. L'armée est alors mise en déroute et la Sicile se divise en trois gouvernements autonomes [66].

Que faire de ces deux épisodes qui semblent s'opposer diamétralement à ce qu'avançaient jusqu'ici les chroniques au sujet de la Sicile ? À quoi peuvent bien renvoyer les vocables « Siciliens » et « Africains », surtout à une date si tardive ? et pourquoi ces groupes n'apparaissent-ils dans les sources que pour cette période (si l'on exclut la *Chronique de Cambridge* qui décrit les débuts de la période islamique) ?

Interprétation de Michele Amari et nouvelles hypothèses

La lecture de la dernière série d'événements par Michele Amari reprend les éléments de son interprétation exposés plus haut. Il ne peut s'agir, pour lui, que d'une opposition entre autochtones et Africains. On peut même dire que cet épisode final lui permet enfin d'asseoir une lecture que rien ne soutenait dans les sources arabes jusque-là, même si cela ne va pas sans contorsion ni sans distorsion du texte [67]. En effet, si Michele Amari finit par identifier les

60. *Ibid.*

61. *Ṯumma inna al-Aḫal ǧamaʿa ahl Ṣiqilliya wa qāla : Uḥibbu an afraǧukum min al-Ifrīqiyīn al-laḏīna qad šārikūkum fi bilādikum wa al-rā'y iḫrāǧuhum* (« Puis al-Aḫal rassembla les Siciliens et leur dit : "J'aimerais vous débarrasser des Ifrîqiyens qui ont partagé avec vous [les ressources] de votre pays ; [mon] intention est de les chasser" »), *ibid.*

62. *Fa qālū qad ṣāharnāhum wa ṣarnā šay'an wāḥidan* (« Mais ils dirent " Nous sommes liés par des liens matrimoniaux avec eux et nous sommes devenus une seule et même chose" »), p. 317.

63. *Ibid.*

64. *Fa ǧamaʿahum ḥawlahu fa kāna yaḥmī amlākahum wa yaḥuḍ al-ḫarāǧ min amlāk ahl Ṣiqilliya* (« Il les rassembla autour de lui et protégea leurs biens ; il leva le *ḫarāǧ* sur les propriétés des Siciliens »), *ibid.*

65. *Ibid.*

66. *Ibid.*

67. « Au milieu de ces désignations vagues, diverses et à première vue contradictoires, il faut identifier le facteur qui entraîna l'ultime effondrement de la Sicile musulmane. Au cours des premiers siècles de l'hégire, les *ǧund* prennent normalement leur nom de la région où ils séjournent : "les Syriens", "les Égyptiens", "les Khurasaniens" qui continuent vers l'Afrique et l'Espagne, sont les contingents des Arabes de Syrie, d'Égypte, du Khurasan, mêlés à leurs affranchis originaires des peuples vaincus. On pouvait donc appeler, vers l'an 1000, Siciliens les

© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

« Siciliens » aux représentants des autochtones islamisés, ce qui semble bien être la signification du vocable dans le texte, il ne s'interroge pas sur la réponse des « Siciliens » qui montre bien que la situation est plus complexe que ne le voudrait la division entre conquérants et conquis, nobles et peuple.

Les Siciliens arguent en effet de leurs liens multiples, y compris matrimoniaux, avec les « Africains ». La question est donc autre : il s'agit moins d'identifier ces différents groupes que de se demander pourquoi ils apparaissent dans les sources à ce moment de l'histoire de la Sicile islamique. La proposition d'al-Aḫal est en effet relativement invraisemblable, tout comme l'est la volonté de chasser tous les Berbères de l'île ou de tuer tous les esclaves, pour limiter le recrutement du *ǧund* aux « Siciliens » dans l'épisode précédent. Toutefois, pour incroyables que soient ces récits, leur tonalité et leur fonction sont les mêmes. Il s'agit comme le précise, avec justesse, Michele Amari d'expliquer l'échec final de la Sicile islamique et sa conquête par les Francs. De fait, les deux épisodes apparaissent dans un paragraphe du *Kāmil* intitulé « Comment les Francs s'emparèrent de la Sicile ».

L'exemple parallèle d'al-Andalus est bien choisi par Michele Amari. Il s'agit, en effet, d'un argument récurrent des chroniques arabo-musulmanes : très souvent, lorsque des troubles éclatent dans une région périphérique, il est avancé. Ainsi, en se limitant à l'Occident musulman, des soulèvements berbères au Maghreb aux premiers temps de la domination islamique, ou des rébellions contre le califat en al-Andalus, tous ces épisodes étant relatés dans des sources tardives qui développent donc une interprétation *a posteriori*, susceptible d'être adaptée à des contextes différents. Ce sont moins les abus du nouveau gouvernement qui sont dénoncés, si l'on en croit les chroniqueurs, que l'insuffisante intégration des conquis aux élites

descendants des premiers conquérants arabes du pays, et "Africains" les enfants de ceux qui étaient venus lors de la chute de la dynastie aglabide (910) et de l'avènement des Kalbides (948), mais aussi de ceux qui avaient été chassés par la faim et les persécutions religieuses de l'Afrique (1004-1019). Mais, si l'on cherche à faire coïncider cette idée avec le contenu de la chronique, elle s'adapte seulement partiellement. Que les Africains participent à la vie du pays, c'est-à-dire aux offices publics et aux revenus militaires, peut être accepté ; on pourrait admettre, plus largement, leur participation à la propriété territoriale ; mais il est difficile de croire que quelques familles de réfugiés et d'aventuriers représentaient un tel groupe qu'al-Aḫal ait pu s'appuyer sur eux contre l'antique noblesse et le peuple musulman de l'île. Il me paraît invraisemblable qu'un prince arabe de sang noble rabaisse au rang de la *raʿiya* ou plèbe, la fleur de la noblesse, en l'éliminant du *ǧund*, puisque c'est ce que signifie le mot « chasser » utilisé dans le texte, et non « chasser du pays ». Il est tout aussi invraisemblable que celui-ci ait levé le *ḫarāǧ* sur les domaines de l'ancienne noblesse et en ait exempté la nouvelle : une telle injustice ne pouvait traverser l'esprit d'un tyran musulman. Mais si nous entendons les choses selon notre usage, « Siciliens » renvoyant aux descendants des anciens habitants éduqués dans l'islamisme et « Africains » aux descendants du *ǧund* d'Afrique établis dans l'île au cours du temps, les mots identifient justement les origines et le texte se comprend bien. [...] On repère ainsi en Sicile une génération d'hommes qui ne pouvaient y manquer ; celle qu'en Espagne on avait appelée *muwalladūn* et qui accéléra la dissolution du califat. [...] La distinction entre "Africains" et "Siciliens" renvoie en réalité aux vainqueurs et aux vaincus, aux nobles et au peuple : comme dans chaque pays conquis, quand croît le mélange de la population, croît également la distinction en classes : en Italie, les Italiens devenus le peuple et les Lombards noblesse ; en France les Gaulois et les Francs ; en Angleterre, les Saxons et les Normands », Amari, *Storia*, vol. 2, p. 245-247.

© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

arabo-musulmanes, qui creusent ainsi leur propre tombe. De ce point de vue, le refus sicilien, qui contraste avec l'acceptation des Africains, est parfaitement attendu. Toute la question devient donc de savoir dans quelle mesure il ne s'agit pas d'un *topos* de l'historiographie arabo-musulmane et il conviendrait pour y répondre de reprendre la question de manière globale et comparative (en y intégrant les régions persanophones), ce qui ne peut être fait dans le cadre de cette étude. Il est certain, en revanche, que dans le cas sicilien, l'irruption de ce thème, en fin de course, sans préavis, ne convainc guère : Ibn al-Aṯīr semble plaquer sur la situation sicilienne un argument utilisé dans d'autres contextes. L'épisode, indubitablement paradigmatique, est quasiment carricatural, ce qui ne présume pas, bien entendu de la composition de la population et/ou du *ǧund*.

Il y a donc bien peu à tirer des chroniques en langue arabe à propos de la composition de la population sicilienne et de la répartition des groupes ethniques dans le cadre insulaire sous la domination islamique. La question n'est pas abordée par les chroniqueurs. En revanche, leur interprétation de l'échec sicilien repose sur l'idée d'une intégration manquée des différents groupes ethniques qui se côtoient dans le cadre insulaire à cette époque : la dimension ethnique n'apparaît donc qu'à la veille de la fin. Elle conforte la lecture des historiens des XIXe-XXe siècles même si, en réalité, les conceptions des auteurs arabo-musulmans se plient difficilement à leur questionnement et à leur cadre interprétatif.

Ce type d'analyse n'est pas limité au cas sicilien dans les sources islamiques et il conviendrait donc de comparer ce dernier de manière beaucoup plus serrée avec ce qui est rapporté pour d'autres régions : Maghreb, Iran [68], al-Andalus, car si ce facteur est avancé de manière récurrente, comme une sorte de *topos*, il ne prend pas toujours une forme identique. Pour la Sicile islamique, il apparaît d'autant plus topique qu'aucun phénomène de *šuʿubiya*, comme dans les régions persanophones, ou de *tayfas* « ethniques », comme en al-Andalus, n'est rapporté à son sujet [69].

Cette relecture des sources devrait amener à poser différemment la question de l'évolution culturelle de la population insulaire sous la domination islamique, sans chercher à établir de lien avec la composition de cette même population. Enfin, et cette question est liée à la précédente, il convient de s'interroger plus avant sur le petit nombre de *mawālī* et de *ṣaqāliba* en Sicile durant la période islamique.

68. Cf. P. Crone, « Post-Colonialism… », p. 14-15.

69. Les trois gouvernements régionaux qui prennent leur essor à partir du premier tiers du XIe siècle en Sicile ne sont pas caractérisés de cette manière.

© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Références bibliographiques

Sources

Al-Baladhūrī, *Futūḥ al-Buldān*, éd. M.J. De Goeje, Brill, Leyde, 1968.

Biblioteca arabo-sicula, éd. M. Amari, rééd. revue par U. Rizzitano, Accademia nazionale di Scienze, Lettere e Arti di Palermo, Palerme, 1988 (Edizione nazionale delle opere di Michele Amari – Serie arabistica).

Die byzantinischen Kleinchroniken, éd. P. Schreiner, vol. 1, *Einleitung und Texte*, Österreichischen Akademie der Wissenschaften, Vienne, 1975 (Corpus fontium historiae Byzantinae, 12, Series Vindobonensis).

Carteggio di Michele Amari raccolto e postillato coll'elogio di lui letto nell'accademia della Crusca, éd. A. d'Ancona, Éd. Roux, Turin, 1896.

Ibn al-Aṯīr, *Kitāb al-kāmil*, éd. C.J. Tornberg, Brill, Leyde, 1851-1876.

Ibn ʿIḏārī, *Histoire de l'Afrique du Nord et de l'Espagne musulmane intitulée Kitāb al-Bayān*, éd. G.S. Colin et E. Levi-Provençal, Brill, Leyde, 1948-1951.

Ibn Ḫaldūn, *Kitāb al-ʿIbar*, éd. N. al-Hurīnī, Le Caire, 1867.

W. Mc Guckin de Slane trad., *Histoire des Berbères et des dynasties musulmanes de l'Afrique septentrionale par Ibn Khaldoun*, Imprimerie du gouvernement, Alger, 1852-1856.

Prolégomènes d'Ebn Khaldoun, éd. É.-M. Quatremère, éd. B. Duprat, Paris, 1858.

Al-Nuwayrī, *Nihāyat al-ʿarab*, Le Caire, 1955-1985.

Études

Amari, Michele, *Storia dei Musulmani di Sicilia*, première éd. 1854-1872, Felice Le Monnier, Florence, 2002.

Chiarelli, Leonard, « Sicily during the Fatimid Age », Ph. D. University of Utah, 1986.

Crone, Patricia, « Post-colonialism in Tenth-Century Iran », *Der Islam*, 83/1, 2006, p. 2-38.

Dachraoui, Ferhat, *Le califat fatimide au Maghreb*, Société tunisienne de diffusion, Tunis, 1981.

Djait, Hichem, « La conquête arabe du Maghreb (27-86 H./647-705 apr. J.-C.) », repris dans *La fondation du Maghreb islamique*, Sfax, 2004, p. 11-34.

Fierro, Maribel, « *Mawālī* and *muwalladūn* in al-Andalus (Second/Eighth-Fourth/Tenth Centuries) », dans M. Bernards et J. Nawas (éd.), *Patronate and Patronage in Early and Classical Islam*, Brill, Leyde, p. 195-245.

Giarrizzo, Giuseppe, « Introduzione » à Amari, Michele, *Storia dei Musulmani di Sicilia*, première éd. 1854-1872, Felice Le Monnier, Florence, 2002.

Guichard, Pierre, *Structures sociales orientales et occidentales dans l'Espagne musulmane*, Mouton-EHESS, Paris-La Haye, 1977.

Johns, Jeremy, Arabic *Administration in Norman Sicily : The Royal Diwan*, Cambridge University Press, Cambridge, 2002.

Manzano Moreno, Eduardo, *Conquistadores, emires y califas. Los Omeyas y la formaciòn de al-Andalus*, Crítica, Barcelone, 2006.

Martinez Gros, Gabriel, *L'identité andalouse*, Sindbad-Actes Sud, Arles, 1997.

—, *Ibn Khaldûn et les sept vies de l'islam*, Sindbad-Actes Sud, Arles, 2006.

Maurici, Ferdinando, *Breve storia degli Arabi in Sicilia*, Flaccovio, Palerme, 1995.

Metcalfe, Alex, *Muslims and Christians in Norman Sicily. Arabic Speakers and the End of Islam*, Routledge Curzon, Londres – New York, 2003.

Nef, Annliese, « Les armées arabo-musulmanes en Sicile et en Italie du Sud (IXe-Xe siècles) : composition des troupes et silences des sources », dans *Guerre et société*, éd. J.-C. Cheynet, sous presse (PUPS).

—, « Michele Amari ou l'histoire inventée de la Sicile islamique : réflexions sur la *Storia dei Musulmani di Sicilia* », dans *Cycle Maghreb-Italie : des passeurs médiévaux à l'orientalisme moderne. II, L'Italie et le Maghreb à l'heure de l'orientalisme romantique et positiviste (1700-1900). Un savoir en cours de redéfinition*, éd. B. Grévin, sous presse (École française de Rome).

© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

—, « Premières réflexions sur l'emploi et la place de la *nisba* tribale dans les dénominations individuelles en Sicile (IXe-XIIe siècle) », dans les *Actes de la table ronde "Des noms et des hommes", Sources et travaux historiques* 45-46, 1996, p. 71-78.

Nef, Annliese et Vivien Prigent « Per una nuova storia dell'altomedioevo siciliano », *Storica*, 35-36, anno XII, 2006 (publié en janvier 2008), p. 9-64.

Oliver Perez, Dolores, « Sobre el significado de *mawlā* dentro de la historia de al-Andalus », *al-Qantara* 22, 2001, p. 321-344.

Richards, Donald Sidney, "Introduction", dans *The Chronicle of Ibn al-Athir for the Crusading Period from Al-Kamil fi'l-Ta'rikh. Part 1. The Year 491-541/1097-1146. The Coming of the Franks and the Muslim Response*, Aldershot Ashgate, 2006.

Saïdi, Omar, « Introduction » au *Kitāb ʿUyūn*, Ifead, Damas, 1972.

Sato, Kentaro, « Slave Elites and the Saqaliba in al-Andalus in the Umayyad Period », dans *Slave Elites in the Middle East and Africa. A Comparative Study*, éd. M. Toru et J.E. Philips, Kegan Paul International, Londres – New York, 2000, p. 25-40.

Savage, Elizabeth, *A Gateway to Hell, a Gateway to Paradise. The North African Response to the Arab Conquest*, Princeton University Press, Princeton, 1997 (Studies in Late Antiquity and Early Islam 7).

Storia della Sicilia. 2. Dal Tardo Impero romano al 1350, éd. F. Benigno et G. Giarrizzo, Laterza, Rome-Bari, 1999.

Talbi, Mohamed, *L'émirat aghlabide : Histoire politique*, Adrien Maisonneuve, Paris, 1966.

—, « Un nouveau fragment de l'Histoire de l'Occident musulman (62-196/682-812). L'Épopée d'al-Kahîna », 1re éd. 1971, repris dans *Études d'histoire ifrîqiyenne et de la civilisation musulmane médiévale*, Publications de l'université de Tunis, Tunis, 1982, p. 125-169.

© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net